



# Un Buster Keaton sous mezcal

**JUAN PABLO VILLALOBOS** Le Mexicain nous offre une superbe chronique, hymne à l'incongru et au cocasse.



THIERRY CLERMONT  
tclermont@lefigaro.fr

« **E**T AU MOMENT où il semblait que rien ne pourrait plus arriver, tout bascula, comme si un plaisantin avait soudain changé les choses de place, des bas Nylon dans le réfrigérateur, des ampoules grillées sous l'oreiller, des cafards lisant le Temps perdu et des morts qui en avaient marre d'être morts, comme si le passé n'était plus comme avant. » Pour le dernier volet de sa trilogie sans nom, Juan Pablo Villalobos a forcé le trait et l'esprit qui faisait tout le sel de *Fiesta en la madriguera* (1) et de *Si viviéramos en un lugar normal*. Quelque chose de singulier et de farcesque, proche de Buster Keaton, de Jarry, de César Aira et des premiers romans de Cabrera Infante ; quelque chose de mexicain en diable.

*Te vendo un perro*, littéralement « Je te vends un chien » (curieusement traduit par *Les Temps perdus*), nous introduit dans un immeuble délabré de Mexico, dont la plupart des locataires sont membres d'un club de lecture particulier, fréquenté par des « *fondamentalistes littéraires* ». Tout ce petit monde, qui s'adonne également à la sculpture en mie de pain, s'agite sous le regard du narrateur et protagoniste, Teo, un septuagénaire marginal et porté sur la boisson, ancien vendeur de tacos et, de surcroît, peintre raté. Son seul trésor et véritable compagnon est son exemplaire de la *Théorie esthétique* d'Adorno, qu'il n'hésite pas à brandir ou à en lire des extraits pour écarter les opportuns.

La nuit, Teo noircit des cahiers de notes et de dessins. On le soupçonne d'écrire un roman, entre deux verres. Le jour, il croise des personnages tous aussi loufoques que lui. Il y a Tête de Papaye, flic trentenaire qui peine à



écrire un polar sur un serial killer de chiens et qui paie toutes les tournées dominicales de tequila. L'adolescente Marilín, elle, n'apparaît que pour réveiller la libido déflurie de Teo. Willem le mormon blond s'entête à vouloir chasser les cafards de l'immeuble, ces «*bêtes du démon*». Il y parviendra, grâce à une chanson du Cubain Silvio Rodríguez, *Al final de este viaje...* Pour sa part, Hipólita, grande lectrice de Proust comme ses voisins, s'est luxé le poignet en tournant une page d'*À la recherche du temps perdu...* Sans oublier Mao, jeune militant communiste clandestin.

### Visiteurs illustres

Ce huis clos est aéré par des scènes inspirées de l'enfance de Teo, où abondent les chiens fous, ainsi que par de nombreuses références artistiques et littéraires. Sur un siècle, nous voyons défiler Francisco Madero, apôtre de la révolution, l'archi-

tecte et peintre Juan O'Gorman, cité en épigraphe (2), Diego Rivera et Frida Kahlo, les écrivains José Vasconcelos et José Agustín, le poète Octavio Paz, le chanteur populaire José Negrete, ainsi que quelques visiteurs illustres: Artaud, Breton, Kerouac. Les époques sont entremêlées, les personnages défient la chronologie et l'entendement. L'incongru est ici roi, même quand est évoqué le séisme meurtrier de 1985. Et l'on rit!

On l'aura compris, *Les Temps perdus* est une chronique dominée par le cocasse, le clownesque parfois, le satirique et le farcesque. Une chronique irrévérencieuse et délirante qui nous apporte un grand et bien salubre bol d'air frais. À découvrir ! ■

(1) Traduit chez Actes Sud sous le titre Dans le terrier du lapin blanc.

(2) « Sa robe rose me trouble. Elle m'empêche de mourir. »



**Sous la plume de Villalobos les époques s'entremêlent, les personnages défient la chronologie et l'entendement.** MT SLANZI